

## PRÉDESTINATION ET LIBERTÉ

Non seulement il n'est rien de plus aisément niable que la liberté, mais il n'est rien à première apparence qu'on ait plus d'avantage à nier. On dirait que les hommes ont éprouvé un soulagement à pouvoir se débarrasser de la liberté pour la paix de leur intelligence comme pour l'excitation de la volonté : on a remarqué (chose bien curieuse) que les doctrines qui niaient la liberté (l'Islam, le Jansénisme, le déterminisme) obtenaient beaucoup du vouloir humain.

L'idée de prédestination est-elle seulement un postulat, correspond-elle à une expérience ? C'est ce que nous nous demanderons d'abord. Et nous pensons pouvoir établir, dans une première partie, que ce concept de prédestination, dans son usage philosophique, a comme deux racines : l'une *empirique* qui se fonde sur les expériences que la psychanalyse, la caractériologie ont mises en lumière de nos jours (affinités de l'événement et de la personne, retour des situations de vie), l'autre au contraire rationnelle et *a priori* qui se fonde soit sur l'impossibilité de concevoir un avenir échappant à la prescience divine, soit sur l'absurdité de supposer une volonté créée qui résisterait à une élection éternelle de Dieu. Chacune de ces deux sources serait peut-être impuissante, si elle était seule, à nous donner la certitude : mais elles se ravitaillent.

Du rapport de cette *expérience* et de cette *exigence* naît, plus encore que le concept d'un avenir déjà donné, le *vœu* de pénétrer dans cet avenir et de coïncider avec lui. C'est ce *vœu* qui mène Œdipe au Sphinx, l'homme au devin des carrefours, le

théologien à quelques pratiques d'abandon, le philosophe enfin à des spéculations de divers genres, mais qui toutes tendent à lui permettre une plongée dans l'au-delà éternel de nous-même.

Mais, pourquoi ces tentatives échouent-elles ? C'est pour une raison profonde et que notre propos voudrait illustrer. *Nous pensons qu'il existe entre le plan de la vérité divine éternelle et le plan de la vérité humaine temporelle une hétérogénéité radicale ; que la plus subtile tentation de l'esprit humain est de croire qu'il peut traduire la vérité divine et la vérité humaine par simple* VERSION, *alors que, toutes les fois que nous passons de l'infini au fini, de l'éternel au temporel, de la contemplation à l'action, c'est une véritable* INVERSION *qui nous est demandée. Si nous nous bornions à la simple version, nous n'obtiendrions qu'une* PERVERSION. Je pars de l'idée (vérité divine) que Dieu voit mon avenir. Dieu sait, par conséquent, si la bataille que je vais livrer demain réussira. Si je traduis cela par simple version, je raisonne en fataliste : « Quoi que je fasse, la bataille sera ou gagnée ou perdue. Je n'ai donc qu'à paresser ou à m'étourdir. » Mais, si j'invertis la vérité divine, j'obtiens la maxime d'action : « Prie comme si tout dépendait de Dieu ; agis comme si tout dépendait de toi. » C'est par ton action autonome que tu coïncideras avec la prédestination. Telle a été au fond l'attitude des partisans de la prédestination, de saint Augustin, de Saint-Cyran.

Eux aussi, dans les perspectives de la doctrine de la grâce, retrouvaient l'objection du fatalisme.

Si le plus grand des justes, quoique juste, peut se trouver *de fait* réprouvé ; si le plus grand des pécheurs, quoique pécheur, peut se trouver *de fait* sauvé, toute assurance est énervée, toute vie morale confondue, et je n'ai qu'à agir selon mon plaisir ou à me désespérer. — Mais ce qui fait qu'une telle objection est sans force, c'est qu'elle suppose une prédestination sans rapport avec le mérite, ou plutôt c'est qu'elle envisage l'éternité divine comme une éternité en quelque sorte statique sans relation avec le dynamisme du temps. C'est plus encore que, concevant le caractère immuable de l'éternité et voulant traduire ce caractère dans le langage du temps qui est le seul dont nous disposions,

elle obtient une formule de ce genre : « Judas est éternellement condamné et le dynamisme de l'existence historique de Judas ne changera rien à cet *arrêt*. Pierre est éternellement sauvé, et le dynamisme de l'histoire de Pierre n'y pourra rien faire. » Mais la pensée du destin de Judas, l'Idée de Judas en Dieu n'est pas antérieure à l'existence historique de Judas. Elle en est contemporaine. Elle coexiste sous forme d'éternité à l'existence de Judas sous forme de temps. Ou mieux, elle exprime sous forme d'éternité ce refus de la grâce que Judas opère en lui dans la forme du temps.

Et les mêmes auteurs qui, dans la perspective catholique, janséniste ou réformée, ont insisté sur la prédestination n'ont jamais prêché le désespoir mais au contraire le sacrifice, la prière instante, le zèle, l'inquiétude active, les bonnes œuvres. Non pas qu'à leurs yeux les *œuvres* méritassent l'éternité heureuse ; ce qui aurait été nier la grâce gratuite, ou dans notre langage l'immanence de l'éternité du temps. Mais parce que, dans l'incertitude où nous sommes du décret prédestinateur, les œuvres bonnes et l'usage des moyens de grâce sont un signe et un gage de prédestination. C'est reconnaître cette loi d'inversion des vérités divines aux vérités humaines, qui fait que le croyant doit *penser* en Augustinien et *agir* comme le Pélagien. Il se conçoit prédestiné, mais en pratique il se prédestine. Et (disons-le entre parenthèses) cela excite au plus haut point son effort ; cela donne à sa liberté la plénitude.

C'est de la même manière que se résout le problème de la prière. Pourquoi prier, si Dieu sait ? Mais nous ne saurons jamais si Dieu n'a pas fait de cette prière-ci, que nous hésitons à lui faire, la condition de ce que nous désirons. « Nous le prions dès lors, disait Descartes, afin que nous obtenions ce qu'il a voulu de toute éternité être obtenu par nos prières. »

Certes, il y a là un grand mystère et qui nous place au nœud, au cœur de l'action humaine. L'homme agit comme s'il était seul acteur et auteur. Avec lui collabore une autre puissance qui semble avoir déjà connu ses actes libres, et ses buts, ses succès, ses échecs, et avoir fait de cela la matière d'un dessein

auquel l'homme en ce monde ne peut pas accéder par la claire vue, mais seulement par un consentement obscur.

Il nous semble que les vues que nous proposons ici corrigent sur un point celles de Lequier. Celui-ci avait nettement conçu le caractère dynamique de l'éternité divine. Mais, faute d'avoir marqué cette distinction et surtout cette *inversion* des plans, il admettait en Dieu une ignorance des futurs, il soumettait donc Dieu aux conditions de la liberté humaine.

Jules Lequier devait terminer sa vie par un acte qui, dans le contexte d'aliénation où il a été posé, a été peut-être l'acte du plus grand abandon à Dieu, alors que, dans un contexte de raison, il aurait été l'acte du plus grand orgueil, puisqu'il *tentait* Dieu. On sait que Lequier avait l'habitude de se baigner quotidiennement. Mais, le 11 février 1862, après une grande peine intérieure, il avança dans la baie du *Rosaire*, il poussa un grand cri et ne revint pas. On a supposé qu'il avait voulu se donner une preuve de sa propre prédestination en demandant à Dieu de le sauver. Il y avait là comme un pari où il était sûr de ne pas perdre. S'il gagnait, il gagnait la preuve de l'amour de Dieu pour lui ; et, s'il mourait, c'était dans un acte de foi, que Dieu ne pouvait pas ne pas bénir...

S'il est vrai que Lequier a voulu expérimenter sa prédestination, il a eu grandement tort : car il ne peut pas y avoir de traduction de la prédestination, dans le domaine de l'assurance temporelle : le seul indice de prédestination eût été d'accepter l'incertitude.

Jean GUITTON (Montpellier).